

Je suis un étranger.

Mon arrière grand-père Ibrahim Skandarani Hacoheh est né à Alexandrie¹.

Je suis un étranger. Ma grand-mère Gohara (Giulia) Ibrahim Hacoheh a habité durant quelques années dans la Wekalet el Lamoun à Alexandrie.

Je suis un étranger. Le mari de ma grand-mère Ya'qub Moussa Nada est né à Tanta.

Je suis un étranger. Mon oncle Sliman Ya'qub Hassoun vivait à Souk el Tork et si vous allez à Souk al-Tabakhin beaucoup savent encore aujourd'hui qui est Umm Sa'd, ma tante, décédée depuis quinze ans « à l'étranger ».

Je suis un étranger. Mon père Da'ud Ya'qub Hassoun et son père Ya'qub Habib Hassoun sont nés à Mansourah. Mon arrière grand-père Habib Yusuf Hassoun est né à Méhalla Al-Kubra et son père Yusuf Habib Hassoun est né à Khelwett Al-Ghalban près de Kouesna.

Je suis un vrai étranger.

Peut-être, mes ancêtres les étrangers ont-ils accueilli avec joie 'Amr Ibn El'Ass quand il est arrivé à Alexandrie et qu'il y a trouvé 40000 juifs.

Mais revenons à ma ville natale, Alexandrie, ville surprenante, ville fondatrice d'une modernité absolue. Seul

1. Énoncé lors du Colloque Lawrence Durrell (juin 1996 à Alexandrie), ce texte, qui garde sa forme parlée, représente une réponse à celles et ceux qui désignent du terme « étranger » certaines catégories d'autochtones. Je souhaiterais aussi que ces pages soient entendues comme un hommage présenté à celles et ceux qui – à l'instar de Mohammad Awad – me permettent de garder un espoir dans ce qu'il faut bien appeler la fraternité.

**JACQUES
HASSOUN**

Un emblème :
le respect de l'autre

pourrait lui être comparé New York qui eut un destin semblable : lorsque les Européens sont arrivés à (ce qui devait devenir) Manhattan, ils y ont trouvé des Indiens – les légitimes propriétaires de l'île – à qui ils ont acheté cet espace pour quelques colliers de verroterie. Deux siècles plus tard, une ville était née, ville d'une architecture et d'un urbanisme tout à fait surprenants. Quand Alexandre le Macédonien est arrivé sur le rivage méditerranéen, à l'endroit où il posa ses pieds, il y avait un village égyptien ; il y créa la ville qui devait porter son nom, ville dont l'urbanisme, plus de deux millénaires avant New York, a constitué un espace résolument moderne où des avenues et des rues se croisaient avec une rigueur remarquable. Cette rencontre du plus qu'ancien et du nouveau ne peut nous laisser indifférents.

Aussi, lorsque quelqu'un quitte Alexandrie, il ne quitte jamais Alexandrie. Chaque goutte de son sang, chaque fragment de ses nerfs sont rattachés à cette ville. Pourquoi ? Parce qu'Alexandrie a été la Cité par excellence, dans le sens platonicien du terme. C'est dire qu'au fil des siècles et des millénaires, les habitants de cette ville ont su créer un espace social d'où les tensions n'étaient pas absentes – d'ailleurs une ville où il n'y aurait pas de tensions serait morte – mais où ont pu coexister au fil des siècles, différents groupes, différentes communautés qui tous œuvraient pour la grandeur de leur cité.

Certes, il y avait des disparités immenses, des milieux sociaux extrêmement différenciés, mais ce qui me semble le plus important, est qu'Alexandrie est avant tout emblématique d'un certain mode de vie, mais surtout d'une certaine éthique. Toutes les villes ne peuvent pas s'offrir ce luxe. Certes beaucoup peuvent affirmer : « je suis né à tel endroit et mon lieu de naissance est le plus beau du monde ». Reste qu'Alexandrie représente un mode de vie, une forme de civilisation qui peut tendre à disparaître, mais qui est toujours présente comme un témoignage de ce que l'humanité peut réussir de mieux. Cette ville est un emblème dans la mesure où elle offre à ses habitants un type de lien qui fait que lorsqu'on la quitte, elle reste constamment vivante dans sa mémoire d'*émigré* comme la représentation d'une manière d'être qui ne peut pas être exportée ailleurs, mais qui, néanmoins, marque celui qui est né dans cet espace... jusqu'à la fin de ses jours, d'une immense nostalgie.

A cet endroit je souhaiterais lire un court extrait d'un livre

(*Alexandries, La Découverte, 1985*) que j'avais commencé à écrire deux ans avant que je ne revienne à Alexandrie, car, parti de ma ville natale en 1954, je n'y suis revenu qu'en 1975... et depuis je ne cesse de faire le va et vient entre Paris et Alexandrie au moins une fois tous les deux ans.

Écoutons ce que j'ai pu écrire à cette époque lointaine, vingt-et-un ans après mon départ d'Égypte, cependant que la ville était plus que présente dans ma mémoire :

« Cela a commencé quand l'Occidental est venu du nord. Debout, campé sur la vieille ville, un pied planté sur le Marché des Filateurs (Souk el-Kheit), l'autre pied sur le Souk al-Attarin (des épices), sa main gauche repose sur le Marché des Orfèvres (la Sagha). De sa main droite, l'homme venu du nord a lancé trois poignards autour desquels s'enroulaient les cheveux d'Alexandrie et la ville s'est étirée, désarticulée, déformée, meurtrie. La première des articulations a donné naissance à une avenue qui s'étale entre de grands immeubles blancs et des villas nichées au fond de parcs touffus. Jungle domestiquée, jungle d'opérette. Ici, règnent la pacotille et le faux-semblant. Ici, les vieux emblèmes des arrières grands-parents ont été échangés contre des colliers de verroterie. Ici, l'économique vient prendre sens et l'idéalisation du passé va y trouver sa source. La deuxième boucle d'Alexandrie s'étire le long des rivages, le long de la mer. Corniche jalonnée de palmiers et bordée de grands immeubles de pierre de taille. Mais l'enfant découvrira très vite que 60 % de la population égyptienne vit dans des maisons de briques crues recouvertes d'un crépi de terre. Ici, des cafés grecs, italiens, arméniens, forment autant de micropoles langagières où les phonèmes vont créer la distinction et la différence. Mais la famille de l'enfant continuait à vivre dans des souks et des bazars et certains d'entre eux à Anfouchi ou à Gabbari et regardent d'un air désespéré vers l'extrémité francophone de la chevelure d'Alexandrie.

La troisième voie est celle où se déroule la dernière boucle défaite de la chevelure alexandrine : celle où se creuse la tranchée du tramway à ciel ouvert. La mémoire de l'enfant retient l'inquiétante litanie de termes étrangers comme César, Cléopatra, Bacos, Sporting... Les mots étrangers étaient comme logés au fond de son cerveau et blessaient son tympan. »

« Quelques jours avant que l'enfant ne revienne à Alexandrie - parce que c'est toujours un enfant qui est en exil, c'est toujours

**JACQUES
HASSOUN**

Un emblème :
le respect de l'autre

un enfant qui revient vers sa ville natale –, son cousin mourut brutalement à Caracas en chantant une très vieille chanson de Leila Mourad, figure emblématique de l'Égypte et de ses juifs.»

Si le terme de « cosmopolitisme » a été une injure, et dans certains cas, il peut effectivement représenter une attitude de désespoir et de déjection injurieuse à l'endroit de sa citoyenneté et de son histoire, on pourrait aussi imaginer qu'il existe une richesse immense quand une Cité, quand une ville autorise des gens de différentes langues, dotés de manières de vivre différentes à cohabiter malgré et grâce aux tensions nées de cette cohabitation. Et l'un des charmes de cette ville – et Durrell l'a très bien compris même si, apparemment, il n'a rien entendu à Alexandrie² – est que justement il y avait de l'étranger, de l'autre, mais à Alexandrie – fait remarquable – cet autre est reconnu dans son être et son altérité. Nous le savons tous : le drame commence quand l'autre se trouve être défait de son altérité. C'est le temps où quelques-uns des habitants de la Cité sont accusés d'être des ennemis, sont mis à l'écart, marqués et quelquefois expulsés.

Or, l'une des vertus de cette ville et ce qui en fait son charme, c'est que jusqu'à aujourd'hui, elle représente un espace urbain où s'inscrit l'héritage culturel des temps passés, celui qui permettait que la subjectivité de l'autre soit reconnue. Aussi, suis-je tenté de dire que je me considère comme en dette à l'égard de cette ville qui m'a permis de me situer au carrefour de mes différentes cultures et d'être cet égyptien, ce juif, ce citoyen français aussi, qui malgré l'éloignement et les retours qui tentent de raviver les traces effacées de mon histoire, de raviver aussi ces premiers sentiments toujours présents et qui sont logés dans « les derniers replis » de mon corps et de ma langue maternelle. Cette intimité sensuelle avec ma ville natale m'amène à adopter la seule position subjective et éthique possible : il me faudra rester jusqu'au terme de ma vie un alexandrin.

2. Encore que, d'après des témoins de cette époque – tel que me l'a confié mon collègue Moustafa Safouan – la société que décrit Durrell a réellement existé entre 1940 et 1945, époque où plus d'un million de soldats venus de tout l'Empire Britannique et de toutes les armées libres de l'Europe occupée, avaient transformé la ville en un immense lieu de plaisirs exacerbés...

Jacques Hassoun, né à Alexandrie, est psychanalyste à Paris.